
VOYAGES EXTRAORDINAIRES

ET

NOUVELLES AGRÉABLES

PAR

MOHAMMED ABOU RAS BEN AHMED BEN ABD EL-KADER
EN-NASRI

HISTOIRE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

(Suite. — Voir les nos 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140,
144 et 147).

* عدة اعوام والا سلام و شخص * لذا تعدوا ملوك الصبراندلس *

Pendant un certain nombre d'années, l'Islam se montra vacillant, désuni. Les rois des Beni El-As'feur (Chrétiens), régnant en Andalousie, profitèrent de ce manque de cohérence pour attaquer les Musulmans.

COMMENTAIRE

Nous avons déjà dit que le royaume des Beni Oméya prit fin, en Andalousie, vers l'année 430. De ce moment, l'Espagne arabe s'en alla en lambeaux ; le fil de sa puissance se brisa ; de nombreux émirs et gouverneurs se disputèrent les perles de son collier. La conséquence de cette situation troublée fut la division

de l'Andalousie entre une infinité de roitelets. Plus de saine politique; plus de direction vers un objet unique. Le morcellement de l'autorité souveraine persista pendant plus de cent ans. A la faveur de cette anarchie, l'Infidèle voulut asservir le vrai croyant, et lui fit une guerre active. Les Musulmans n'en continuèrent pas moins à vivre dans les dissensions, et les affaires à ne prendre aucune forme bien nette. Il ne vint pas à l'idée de notre Espagne de se réunir sous la puissante égide d'un seul maître. On connaît les événements qui terminèrent ce triste état de choses.

Nous avons déjà parlé de l'origine des Roum (Francs, Romains, Grecs), et de l'époque où ils adoptèrent le christianisme. On les appelle quelquefois Beni El-As'feur; mais cette dénomination vient tout simplement de ce que leur chef, César Iniouch (Enée), qui vivait bien longtemps avant qu'il se fissent Chrétiens, reçut le nom d'El-As'feur. On voit par là ce qu'il faut penser des auteurs qui, à l'encontre de l'opinion de Ibn H'azem et des historiens consciencieux, regardent comme un même homme El-As'feur et A'ïss'ou ben Ish'ák' (Esäü).

Voici la liste des roitelets d'Espagne qui se déclarèrent indépendants, à la suite du renversement de l'empire des Beni Oméya.

Abou El-H'azem Djahouar donna le signal des défections. Il se rendit maître de Cordoue, où ses fils conservèrent après lui le pouvoir jusqu'au jour où les A'bbâd, originaires des Mondir, rois de El-H'ira, et branche de Lakhm, s'emparèrent de cette cité (462).

La famille des A'bbâd eut pour chef le cadî Mohammed ben A'bbâd, dont le fils El-Mo'tad'ed fut le plus audacieux de tous les princes dissidents et se fit une renommée qui laissa bien loin en arrière celle de tous ses rivaux.

On raconte de El-Mo'tad'ed qu'il remplit un grand caveau des têtes des révoltés coupées avec son sabre. On sait l'histoire de son fils et successeur, El-Mo'tamed, qui avait pour capitale Séville; et que Youssof ben Tachefine, après l'avoir fait prisonnier,

interna pour la vie à Ar'mât, ancienne ville au sud du Maroc. « C'est notre Dieu qui nous a envoyés ici », s'exclama la fille de l'exilé en se servant avec un rare succès de l'allitération.

Mondir ben Yahya ben H'oc'éine ben Houd El-Djodâmi secoua le joug de la vassalité à Sarragosse. L'un de ses fils fut Mohammed ben Youssof, qui proclama la souveraineté des Abbacides et contre lequel se soulevèrent les Beni Nas'r, rois de Grenade.

Le très docte Ibn El-Aft'euss fit défection à Bet'lions (Badajos).

Badis Ba-Amakâcène ben Ziri, d'origine sanhadjienne, se déclara indépendant à Grenade, puis se rendit en Afrique (420). Il eut pour successeur le fils de son frère, H'âbous. Les descendants de cette famille conservèrent le trône à Grenade, jusqu'au jour où les Lemtouna les en précipitèrent.

Ibn Dou En-Noun Isma'il ben Abd Er-Rah'mane s'affranchit à Tolède de toute subordination. Ses descendants se transmirent le pouvoir souverain et Alphonse — que Dieu le maudisse — s'empara de leur capitale sur le dernier d'entre eux, Yahya Ed-Dâfer.

Les Beni S'emâdeh' se révoltèrent à El-Meria, Abou Abdallah ben T'aher à Murcie, Ibn Rezine à Sahla, les enfants de El-Mans'our Mod'fer à Denia, Mobarek à Valence. Quant au seigneur de tous ces princes, El-Mans'our ben Abou A'mer, dont le règne fut signalé par d'éclatantes victoires, il vécut avant la division de l'Espagne en principautés indépendantes. Il tint en réclusion Hichâm El-Mouayed, ce qui fit dire à Ibn El-Khat'ib :

« Mans'our, issu de A'mer, le cacha de telle façon qu'il n'eut ni la volonté de défendre ni celle de commander. »

Ce Hichâm fut l'un des derniers rois de la race des Beni Oméya, celui-là même qui désigna pour son successeur Ali ben H'ammou El-Idrici. Toutefois, je ne sache pas que les Infidèles, pendant toute la période des roitelets, se soient emparés, si nous en exceptons Tolède, d'aucune des capitales de l'Andalousie que nous avons citées. Alphonse, fils de Ferdinand, un ou deux ans avant la bataille de Zellâk'a, livrée par Youssof ben Tachefine, devint maître de Tolède, qui, depuis lors, est restée au pouvoir des Espagnols. Comme cette ville était la grande capitale de l'An-

alousie et occupait le point central de la Péninsule, elle fut, pour les Musulmans, quand la vieillesse atteignit l'empire des Benou Abd El-Moumène, la source de bien des maux. Sa prise par les Chrétiens demeura le présage de la conquête de l'Andalousie par eux, ainsi que l'avenir se chargea de l'établir. Rien ne saurait mettre obstacle au don que Dieu a fait; personne, également, ne peut disposer d'une chose si Dieu y met obstacle. Ce sont là des vérités dont il faut que nous soyons bien persuadés. Si Dieu l'avait voulu, les Espagnols n'eussent rien accompli de ce que nous leur reprochons.

En 629, Grenade tomba au pouvoir d'un prince des Beni Nas'r, Mohammed ben Yousof ben Mohammed ben Ahmed ben Khamis ben Nas'r El-Ans'ari El-Khazredji, appartenant à la famille de Sa'd ben A'bada.

Les ancêtres des Beni Nas'r s'étaient fixés, au commencement de l'expédition de la Mecque, dans une bourgade appelée la bourgade des Khazredj. Parmi les souverains de cette race, on remarque le grand et illustre Isma'il, qui gagna, sur les Roum, une célèbre bataille, tua deux de leurs rois, conquit une grande partie de l'Andalousie et moissonna la puissance des Chrétiens (709). Les Beni Nas'r continuèrent à enrichir leur royaume de nouvelles acquisitions; mais, en 897, les Espagnols leur enlevèrent le pays et arrêterent ainsi leurs progrès.

Mohammed ben Nas'r, descendant de cette famille, fut le seigneur de Ibn El-Khatib Es-Selmâni, surnommé Lissâne Ed-Dine (la langue de la religion), professeur de Ibn Zermek.

Au nombre des batailles rangées, livrées dans la Péninsule hispanique, il faut citer celle où fut victorieux Mans'our, chambellan de Hichâm, à Smoura (Zamora), ville des Infidèles en Andalousie, d'où le vainqueur sortit avec 19,000 captifs.

El-Makk'ari, dans le *Nafh' Et-T'ib*, dit, en parlant de Ibn El-Khat'ib: « En tête de l'histoire de Grenade se trouve le poème récité par Ibn El-Khat'ib au sultan Mohammed ben Nas'r ben Ouenda, qui avait quitté Abou Salem, roi du Mar'reb, pour rentrer à Grenade, capitale de son royaume, d'où s'était enfui ce vassal révolté. » Voici les premiers vers de cette *K'acîda* ou poème:

« Le vrai monte, le faux descend. On ne demande pas compte à Dieu de ses décrets.

» Si les choses de la création changent ou se modifient, Dieu — qu'il soit honoré et glorifié — est incommutable.

» L'aisance après la pénurie, telle est la promesse divine. Vous en trouverez un témoignage suffisant dans ces paroles : « Attachez d'abord et fiez-vous ensuite. »

Ce poème est long et l'écriture s'en est conservée intacte jusqu'à nos jours.

« كانها ما تنفضت بالعذيب لنا * بمعسول اللها راف شهى العس * »

On dirait vraiment qu'Oran nous reste encore avec ses eaux limpides, que les lèvres pourprées et brûlantes y excitent encore l'admiration.

COMMENTAIRE

Dans ce vers, je fais allusion aux jouissances évanouies, aux joies d'Oran toujours en fête, à la vie abondante et facile qu'on y menait, au bien être matériel et aux douceurs de l'existence, à l'immense étendue que couvrait le voile protecteur de la liberté des musulmans. Cette ville était, pour l'islamisme, un jardin émaillé de fleurs printanières et caressé par les brises parfumées. Hélas! cet heureux état de choses ne s'est pas maintenu : tout ce bonheur a été renversé, bouleversé, et notre belle cité est passée, avec tous ses bijoux, en des mains étrangères.

Moslim ben El-Oualid, surnommé *S'ari El-R'aouâni* (le chanteur galant des femmes), a dit :

« Nous avons convenu de certains signes pour nos rendez-vous amoureux. Les artifices de leurs regards sont plus dissimulés que le moment qui précède le crépuscule du matin.

« Je sais que je puis aborder mon amie quand je vois ses yeux briller de plaisir. Je sais que je dois prendre la fuite quand je vois de la dureté dans son regard. »

« Il emprunte la forme de ses *noun* à ses sourcils, et de ses *lam* à la courbure de ses tempes,

« La noirceur de son encre à ses prunelles assassines, la blancheur des feuilles sur lesquelles il écrit à la candeur de l'amitié vivifiante qu'il inspire. » (Omar ben Feteh' — poésie sur un jeune homme).

« Lorsque sa main court sur le cahier pour écrire, la blancheur de neige des feuilles prend une teinte de perle et de corail.

« S'il parle, le mot propre lui arrive sans effort pour expliquer et faire comprendre tout ce qu'il veut. » (Ibn Rokane).

Kamal (plénitude) ben Cherif, annotateur du commentaire d'Ibn Es-Sebki, sur l'ouvrage appelé El-Mah'alli, a fait ces spirituels jeux de mots à propos de son nom et de celui d'un beau garçon du nom de Bedr (pleine lune) :

« O pleine lune de la religion de Dieu, viens trouver ce cœur malade, que sa vive amitié pour toi a changé en spectre.

« Ne crains pas qu'on te reproche d'aller le visiter : la pleine lune ne saurait être blâmée d'arriver à la plénitude. »

A la suite de ce distique, un poète contemporain d'El-Kamal écrivit à Bedr :

« O Bedr (pleine lune), ne prête pas l'oreille aux conseils d'El-Kamal (plénitude) ; chaque fois que tu iras au fond de ses paroles tu n'y trouveras que mensonges inadmissibles.

« La pleine lune n'a pas à craindre d'être diminuée lors de sa croissance, mais elle a à redouter les éclipses auprès de la plénitude. »

On doit à un poète les deux vers suivants, où il a fait un usage remarquable du trope, espèce de figure appartenant à la partie de la rhétorique qui traite des ornements du style :

« Une taille bien proportionnée est le caractère de la beauté, de la pureté des formes, et cette perfection m'a rendu malade.

» Son corps est enveloppé de vêtements de soie comme d'une gaine. Si ce n'était cette enveloppe, qui comprime ses grâces souples et moelleuses, il coulerait comme un liquide non contenu. »

Quelqu'un a écrit sur un beau jeune homme appelé Cherk'i (Est) :

« Ils m'ont dit : tu as beaucoup parlé du vent d'est, mais tu n'as jamais rien dit ni des assemblées, ni des femmes dont la beauté éclaire comme le feu de la nuée.

» Nous t'en conjurons : parle-nous de ces choses et ne nous cache pas tes secrets. Qu'est-ce donc que la brise de l'est? — C'est Cherk'i, ai-je répondu. »

Le plus grand des hommes féconds et des orateurs, le porte-étendard des poètes et des littérateurs, Abou El-H'assane Ali El-R'errâb Es-S'efâk'ci, s'est ainsi exprimé sur un beau jeune homme malade :

« Ils disent qu'il est malade, mais ils ne savent ni la cause ni la nature de sa maladie.

» Ce que je puis dire, moi, c'est que sa maladie, dont le siège est dans son regard alanguï, s'est répandue dans ses membres,

» Car elle ne veut pas se borner à un seul point : du regard, elle s'est étendue à tout le corps. »

Le même, dans ces vers sur un jeune homme du nom de Sa'd, rappelle ces paroles : « Tue comme Sa'd, ou bien ne t'en mêle pas. »

« Sa'd a, dans son cœur, un trésor d'amitié aussi riche, aussi abondant que la beauté de son visage.

» Allons ! dis à celui qui veut tuer les ennemis : tue comme Sa'd, ou bien ne t'en mêle pas. »

Tous les littérateurs reconnaissent quatre genres de poésie, qui

embrassent la louange, le satire et l'amour. Ce dernier genre est, assure-t-on, le plus harmonieux.

« Les yeux alanguis, qui lancent la douleur par leurs paupières entr'ouvertes, nous ont tués et n'ont ressuscité aucune de leurs victimes.

« Ils foudroient l'homme de cœur et le laissent sans mouvement. Et cependant, ils sont les plus petits organes de la créature de Dieu!

« ولا فضينا على الطراب كاظية * بوصل سلهي زما غير منعبس * »

Comme si nous ne nous étions points unis à Selma, l'objet de notre amour, sur les bords du chemin de Kâd'ima.

COMMENTAIRE

Bechchâr est l'auteur de ces vers sur les tendres sentiments inspirés par les femmes.

« Par Dieu, j'aime ton regard enchanteur, bien que je craigne le trépas de ceux que consomment l'amour. »

« Oui, mes amis, mon oreille est amoureuse d'une beauté de la tribu. En amour, parfois l'oreille devance les yeux.

» Amoureux m'ont-ils dit, et d'une personne que tu n'as pas vue!

» L'oreille, ai-je répondu, aussi bien que l'œil, pénètre jusqu'au cœur. »

Voici de jolis vers composés par le regretté Abou El-H'assane ben El-R'arrâb :

« Un échanton m'a abreuvé d'une eau pareille à la larme qui tombe de la paupière. Elle a l'éclat de ses joues et le feu de mes désirs.

« Il m'a abreuvé alors que les flambeaux de la nuit achevaient leurs cours et quittaient nos amies, en laissant derrière eux une trace lumineuse qui se cache dans les horizons.

« Notre chantre, à son luth fait rendre des accords mélodieux auxquels, du milieu du feuillage, répond le luth vivant des bois.

« Notre réunion en écoutant ces deux luths tressaillait de plaisir, car l'un des deux exaltait nos désirs et l'autre nous brûlait.

« Quand Youssof fait entendre sa voix rivale de celle de David, les voix d'Ibrahim et d'Ish'ak disparaissent avec la rapidité d'un trait.

« Nous craignons le lever du soleil alors que ses feux étincelaient dans nos coupes, qui scintillaient encore davantage en réfléchissant l'éclat des joues des échantons.

« Les coupes étaient comme des astres lumineux qui se levaient parmi nous et allaient se coucher, après avoir un instant brillé dans les horizons profonds de nos entrailles. »

« ولا سيجنا على واد بن الخير دما * من منح الدن اذ يحيى
ويرثه ————— س *

Comme si nous n'avions pas répandu, sur les rives de l'Oued Ben El-Khéir, le vin vermeil coulant par le long col de l'amphore, ce vin qui fait vivre quand on l'enterre dans l'estomac.

COMMENTAIRE

L'Oued Ben El-Khéir est la rivière d'Oran. Sur ses bords sont situés les jardins de la ville, dont elle est la richesse.

Ibn El-Khéir est le même que Mohammed ben El-Khéir ben Khezer, qui était roi d'Oran, comme nous l'avons déjà raconté. Son aïeul, El-Khezer, est le fondateur de notre ville.

Abd El-Mâlek dit un jour à El-Akht'el :

— Fais-toi musulman, et tout ce que tu demanderas je te le donnerai, fût-ce même la moitié de mon royaume.

— Si je me fais musulman, faudra-t-il me séparer du vin ?

— Sans doute.

— Ce serait là une mort que ne compenserait aucune joie.

Mans'our ben Riâne El-K'at'afâni, avant de se convertir à l'islamisme, était marié à l'épouse de son père, Moléika. Il aimait le vin. Quand il fut musulman, on lui retrancha et Moléika et sa boisson favorite.

— Ami, s'écria-t-il, ne me tue pas davantage : tu m'as déjà privé de Moléika et de vin.

Le fils d'Abou Mih'djâne étant venu trouver Moa'wya, prononça un discours fort éloquent. Un courtisan envieux essaya de le dénigrer aux yeux du souverain.

— N'est-ce pas vous, lui dit-il, auquel votre père a fait cette recommandation :

« Quand je mourrai, enterrez-moi à l'ombre d'une vigne, dont les racines abreuveront mes os dans la mort. »

— Non, répliqua-t-il ; mais voici ce que je dis, moi :

« N'interroge personne sur mes richesses et le degré de ma fortune ; cherche, au contraire, à connaître ma générosité et mon caractère.

» Frappe d'estoc et de taille, et garde le secret dont dépend le salut d'une tête. »

« Allons, vous deux, s'écriait H'ark'ous En-Nemri, donnez-moi à boire avant l'arrivée des troupes de Abou-Becr. Peut-être notre mort est-elle proche ; mais ce n'est là qu'une pure supposition,

« Allons, penchez de suite une seconde fois les amphores ; versez encore le vin à la couleur foncée et qu'il tombe liquide.

« Allons, videz donc ce précieux liquide et mélangez-le — que Dieu vous bénisse ! — à l'eau de la nuée, qui se précipite de la montagne abrupte.

« Abreuvez-moi de vin, avant le repos qui m'attend dans le tombeau pendant la durée des nuits éternelles.

« Apporte mes armes, chef de mon armée : je crains que l'ennemi ne tombe sur nous pendant la nuit, avec ses lances sombres.

« Je crois que les soldats musulmans arriveront sur nous pendant les ténèbres, vers le point du jour.

« Serez-vous prêts, guerriers, avant l'attaque de Khaled et avant que les femmes soient sorties de leurs demeures privées ?

« A mon avis, la mort est préférable à une longue vie qui me rendrait un seul jour à une existence méprisable. »

Khaled ben El-Oualid fondit sur cette armée ; il dirigea ses coups contre un homme, contre H'ark'ous qu'il avait entendu réciter les vers précédents. Il le tua et coupa sa tête qu'il plaça dans un bassin plein de vin, devant lequel il avait surpris cet ennemi.

Nous citerons encore ces délicieux vers de Abou El-H'assane A'li El-R'arráb, sur une amphore au col de laquelle il avait mis une orange.

« Une orange au col d'une amphore, forme pour moi et pour tout véritable artiste un tableau ravissant de grâce,

« Qui me plaît tellement qu'il me représente un dinar d'or pur entre les dents d'un ami. »

Abdallah ben El-Mo'tezz ben El-Motouekkel ben El-Mot'acem ben Haroun Er-Rachid El-A'bbâci, auteur de vers élégants et de comparaisons d'une rare fraîcheur, a dit :

« C'est El-Mat'ira avec ses arbres et son ombre ; c'est Déir A'b-doun avec ses torrents que forment les pluies.

» Pendant longtemps j'ai été invité à venir y vider la coupe du matin, au lever de l'aurore et avant le vol des oiseaux,

» Par les chants des moines d'un couvent, qui, pour prier, se dépouillaient, vers le crépuscule du matin, de leurs frocs,

» Ne restaient vêtus qu'à partir des reins et ceignaient leur tête d'une couronne de cheveux.

» Il vint à moi, couvert seulement du voile de nuit. Par crainte et par prudence il précipitait ses pas.

» Je posai aussitôt ma joue sur le chemin, en signe d'humilité. Les pans de mon manteau traînaient par terre.

» En ce moment la lumière du croissant de la lune, pareille à un ongle détaché du doigt, faillit nous trahir.

» Il se passa entre nous ce que je n'indiquerai pas. Mais crois au bien et ne demande pas autre chose. »

On lui doit aussi ces vers élégants :

« C'était un homme ivre auquel le vin avait noué la langue. Je lui parlai par signe et par gestes.

» Je le secouai avec la main : — Réveille-toi, lui criai-je, toi le plus gai des compagnons et des convives.

» D'une voix affaiblie par l'ivresse, il me répondit ces mots que machonnait sa langue épaisse :

» Je ne te comprends pas. Je sens seulement que le vin m'a vaincu. »

Abdallah ben El-Mo'tezz fut khalifa pendant un jour et une nuit, à la suite de la déposition de El-Mok'tader. Ceux qui étaient attachés à la fortune de ce dernier se ligüèrent et attaquèrent les partisans de Ibn El-Mo'tezz. El-Mok'tader fut rappelé. Ibn El-Mo'tezz se cacha dans la maison d'un négociant appelé Ibn El-Djass'ás. El-Mok'tader s'empara de son compétiteur et le mit à mort (296) ; puis il se fit livrer par El-Djass'ás 2,000,000 de dinars et lui en rendit ensuite 700,000. El-Mo'tezz était hanafite.

H'ammád ben Sabour, le conteur, récita ce vers à A'ddi ben Zéid El-A'bbádi :

« Ils furent un jour invités à boire la coupe du matin. Une jeune esclave arriva chargée d'une amphore. »

Ce H'ammâd avait une mémoire prodigieuse et sans rivale. Un jour, il déclama tant de vers à El-Oualîd ben Abd El-Mâlek, qu'il l'obligea à lui demander grâce. Ce souverain chargea quelqu'un de continuer l'épreuve et de voir jusqu'où irait le savoir de cet homme extraordinaire. Seulement en fait de poésie antéislamique, H'ammâd récita 2,900 *K'ac'îda*. Quand El-Oualîd connut ce surprenant exemple de mémoire, il fit donner à H'ammâd 100,000 drachmes.

« Nous avons bu et répandu à terre le fond de nos coupes : à la terre revient une partie de la coupe des hommes généreux. »

يا حسرة لبعالم الايمان بها * فكانت مدته سنة الكبس *

Quels regrets pour les soutiens de la foi à Oran, de la foi qui n'eut guère que la durée d'un sommeil!

COMMENTAIRE

On raconte que le prophète Jésus rencontra notre seigneur Nouh (Noé). Le vit-il en songe, le vit-il en réalité? C'est ce qu'on ne saurait affirmer. Toujours est-il qu'il lui dit :

- Quelle est votre opinion sur le monde?
- C'est un château dans lequel on entre par une porte et dont on sort par l'autre.

La perte des jouissances de ce monde, eussent-elles duré longtemps, est peu de chose. La mesure du temps est si peu appréciable que les historiens, pour préciser l'époque d'un fait

arrivé sous le règne d'un souverain, disent qu'il eut lieu sous le gouvernement de tel prince, quand même il s'agit d'un laps de temps de plusieurs années. Et cependant, la durée de notre existence serait encore belle si elle n'était éprouvée par l'éloignement des personnes chères; ou bien si la réunion des amis n'avait pas de fin. Malheureusement, cette réunion est éphémère, et n'arrive même pas à être complète. Le temps se précipite dans la fuite et disparaît avec toutes les espérances qu'il avait amenées avec lui. Les amis ont quitté leurs demeures après n'y être resté, pour ainsi dire, qu'un instant. Nos âmes ont suivi leurs traces; le corbeau est venu gémir sur les lieux qu'ils peuplèrent. Le temps, chaque fois que je lui ai reproché sa courte présence, avait déjà coupé de sa faux les liens qui semblaient retarder son départ, en s'écriant : « Comment ne partirais-je pas, après la dévastation de la forteresse de l'Islamisme ! »

« Le temps, a dit le poète, et les jours se passent, comme tu le vois, à déplorer la perte de la fortune et la séparation des amis. »

✽ اخر ما بعده الزناكى حاصرها ✽ جامتتعت وشهست ايما شيس ✽

A la fin du siècle qui suit le X^e, Ez-Zanagui assiégea Oran, qui se défendit et opposa la plus vive résistance.

COMMENTAIRE

A la fin du XI^e siècle, Ez-Zanagui Sidi El-Bey Cha'bâne, homme de loi et de guerre, esprit aux vastes pensées, lion dans les combats, prince cultivant les lettres et soutenant avec gloire le fardeau du gouvernement, abattit la puissance des Infidèles et des révoltés contre Dieu. Il bloqua étroitement les Chrétiens

d'Oran, les entoura d'instruments de guerre et d'armées, les épouvanta du nombre de ses soldats et de ses contingents belliqueux. C'est qu'il portait l'étendard et la bannière de l'Islamisme, qu'il alluma de ses propres mains la fournaise des combats et mit en mouvement les meules qui broient les ennemis de Dieu; c'est qu'il prit lui-même la direction de la guerre. Ce roi a laissé un tel renom de grandeur qu'aucune parole ne pourrait en rehausser l'éclat.

Le premier des rois turcs qui attaqua Oran, fut Ibrahim-Pacha que l'on appelait, avant son avènement au trône, Ibrahim-Khodja. Il se porta rapidement vers cette ville avec un fort matériel de siège, établit sous ses murs sa nombreuse armée. Il dressa ses batteries sur le plateau situé au sommet du Djebel-Heidour et, pendant quelque temps, couvrit la vieille cité de boulets et de bombes, mais sans obtenir aucun avantage marqué. Il eut beau mettre en usage toutes ses ressources, avoir recours à tous les stratagèmes, il n'obtint pas de plus grands résultats que s'il s'était fatigué à battre du fer froid. Quand il fut bien convaincu de l'inutilité de ses efforts, en présence de la résistance opiniâtre de la ville, il leva le siège et rentra dans sa capitale.

En 1170 et quelques, les Turcs s'étant annexé la province de Mazouna, avec toutes ses dépendances, donnèrent ce beau fleuron à Sidi El-Bey Cha'bâne. Ce prince tourna toutes ses pensées vers la guerre sainte et se prépara à affronter la nation perverse des hérétiques. Il fit de nombreuses attaques sur Oran, porta le ravage autour de ses murs. Les Chrétiens avaient imploré à grands cris le secours de leurs frères de l'autre continent, bien que déjà ils eussent obtenu contre nous l'aide de Musulmans aux croyances froides. Grâce à ce dernier appui, les Chrétiens se rassurèrent et sentirent la joie rafraîchir leur cœur.

Presque tout le temps du siège se passa en combats, avec des alternatives de succès et de revers pour les belligérants. Toutefois, les Infidèles furent repoussés des plaines entourant la place; de nombreux troupeaux leur furent enlevés dans les pâturages. Le Bey resserra plus étroitement Oran. Les assiégés perdirent toute occasion de bonheur pour leurs armés. Ils furent environnés d'espions et d'éclaireurs pour découvrir soit leurs intentions,

soit leurs mouvements. Dès lors, il n'y eut plus d'engagements qu'entre la ville et le Bordj El-Aïoun. C'est à cette situation que j'ai fait allusion dans les deux vers suivants de mon poème.

* وطنى البيلف الجرار لا راضيههم * به هبت دمعهم من زكا وخس *
 * دارت حروب عظام بينهم * فدائىءا خرامرها باستشهادة النيس *

L'armée épaisse des Musulmans adhéra fortement à cette terre des Infidèles; elle fit couler les larmes de tous les habitants de la ville, sans exception.

Des combats acharnés furent livrés, qui se terminèrent par la mort d'un martyr.

COMMENTAIRE

Voici dans quelle circonstance le Bey Cha'bâne trouva la mort :

Ce Bey marcha contre Oran à la tête de 4,000 hommes, parmi lesquels 3,000 cavaliers environ. Les Infidèles sortirent d'Oran et se portèrent à sa rencontre. Ils avaient avec eux les contingents de ces méprisables Beni A'mer, Kiza, R'omza et autres. Leur armée était forte de plus de 8,000 hommes. La cavalerie comprenait 1,000 chevaux; tout le reste était de l'infanterie. Le choc eut lieu à Kodiat El-Khiâr. Les deux partis soutinrent vaillamment le combat. A la fin, les Infidèles plièrent; leurs rangs ébranlés s'ouvrirent, bien que les soldats eussent pris la précaution de s'attacher les uns aux autres à l'aide de liens. Un bon nombre d'entre eux se livrèrent aux chaînes de l'esclavage. Dieu abandonna ainsi, comme un vil butin, les Chrétiens aux Musulmans et en fit la proie des unitaires. Il en périt dans cette affaire plus de 1,100.

Les Musulmans poursuivirent les vaincus jusqu'aux portes d'Oran. Là, la lutte recommença avec acharnement; c'est alors que le Bey Cha'bâne fut frappé d'un coup mortel. — Dieu lui

fasse miséricorde, lui accorde les marques de sa satisfaction et lui donne la place qu'il mérite dans le paradis! — Le corps de ce prince resta au pouvoir des ennemis. Sa tête fut coupée et suspendue à la porte de la ville. Mais quelques Infidèles, ayant remarqué qu'une lumière éblouissante l'éclairait pendant la nuit, la rendirent aux Musulmans, et ceux-ci la réunirent au corps. Cet événement se passa en 1098. Le Bey Cha'bâne reçut la mort de l'un de ces auxiliaires des Chrétiens, de l'un de ces mauvais Musulmans que nous avons surnommés El-Mek'ât'is (les baptisés). Le nom du fratricide serait Abou Meç'âbia. Telle fut la cause de la guerre que déclara le sultan Ismaïl et que nous raconterons bientôt.

Abou El-Qualid Abdallah ben Mohammed ben Youssof El-K'ort'obi El-Andalouci, cadi de Valence, homme d'un vaste savoir sur la Tradition, ayant été tué pour la foi en 403, son corps demeura trois jours sans sépulture. Il ne fut enterré que le quatrième jour dans un état de décomposition très avancé. On rapporte de lui ces paroles :

« J'avais prié Dieu, en saisissant les voiles de la K'aba, de m'accorder le martyre. Mais effrayé ensuite à l'idée des horreurs de la mort, je pensais à revenir sur ma détermination et à demander à Dieu de ne point exaucer mon vœu. J'eus honte de ce mouvement de faiblesse. »

Blessé dans la bataille livrée aux Chrétiens, Abou El-Qualid resta parmi les morts. Il entendit une voix mystérieuse murmurer doucement ces mots :

« Personne n'aura été blessé en combattant dans la voix de Dieu qu'il ne coule de sa blessure, au jour de la résurrection, un sang qui aura toutes les apparences du sang et dont l'odeur aura tout le parfum du musc, comme si la blessure était toute fraîche. »

Après avoir entendu ces paroles, Abou El-Qualid rendit le dernier soupir.

Ce fait est rapporté par Moslem.

On doit à Abou El-Oualid d'excellents vers, dont voici un exemple :

• L'esclave de ses erreurs est debout à la porte, tout craintif de la connaissance que tu as de ses fautes.

» Il redoute la suite des crimes dont tu sais tout l'odieux. Il a néanmoins confiance en ta mansuétude. Il craint et il espère tout à la fois.

• Où donc est celui qui placerait en un autre que toi sa crainte et son espérance, qui contrarierait l'accomplissement de ta toute puissante volonté ?

» Seigneur, lorsque, au jour du compte, seront déployées les pages de la vie des hommes, ne me couvre point de confusion à la lecture de la feuille qui m'est spéciale.

• Sois mon compagnon dans les ténèbres du tombeau, alors que les parents se détournent et que les amis vous abandonnent.

» Je suis perdu, si ton généreux pardon que j'espère n'est point acquis tout entier à ma prodigalité. »

La guerre est une meule dont le poids doit être la patience, l'axe la ruse, la circonférence les efforts, l'arrêt la lenteur, l'appareil du mouvement la circonspection. Chacune de ces conditions est fertile en résultats. La ruse donne la victoire, la patience la fermeté; les efforts procurent le concours des circonstances favorables; la sage lenteur amène la sûreté des opérations; dans la circonspection se trouve le salut. Du reste, de même que chaque temps a sa génération, chaque chose a sa description particulière. La guerre a des succès et des revers : il est préférable de faire agir la politique.

Omar ben El-Khatt'âb disait à Ameer Ma'di-Karib Ez-Zobéidi :

— Définis-nous la guerre.

— La guerre a une saveur amère, lorsqu'on l'entreprend avec énergie. Celui qui la conduit avec patience est celui qui la connaît le mieux. La faire mollement, c'est courir à sa perte.

« La guerre, continua-t-il, est d'abord une simple rébellion ; elle se fait belle aux yeux de l'ignorant.

» Elle s'anime ensuite et son feu devient ardent ; elle se transforme alors en une vieille sans amant,

» Arrivée à cet excès de décrépitude, où la peau est pelée, où elle répugne à l'odorat et au baiser. »

On disait à A'ntara, le héros des Perses :

— Décris-nous la guerre.

— Son commencement, répondit-il, est une plainte, son milieu un secret, sa fin une calamité.

Dieu a réuni en deux versets de son Livre, la façon d'entendre la guerre : « O vous qui croyez, lorsque vous rencontrez une troupe ennemie, affermissez vos cœurs et priez Dieu avec ferveur : peut-être serez-vous heureux. Reconnaissez la puissance de Dieu et de son Prophète. N'ayez pas de dissension parmi vous, sinon vous molliriez et perdriez la victoire. Soyez patients, car Dieu est avec les patients. »

Les Arabes disent : le courage est un bouclier ; la peur, c'est la mort. — Ceux qui sont tués par derrière sont plus nombreux que ceux qui sont tués par devant. — Recherche la mort, tu gagneras la vie. (Conseil de Es-Siddik à Khâled). — L'homme brave est à l'abri ; le poltron est dans le péril (proverbe arabe). — Khâled ben El-Oualid criait à ses soldats en marchant au milieu d'eux : la fermeté est la source de la gloire, la peur celle de l'impuissance. — Il est plus utile d'affronter la mort que de l'éviter (maxime des sages).

» Les croupes de mes chevaux sont interdites à la lance, tandis que leurs poitrines et leurs gorges sont dans le sang.

» Il est défendu à nos lances de frapper un fuyard ; leur pointe perfore seulement les poitrines. »

Les Arabes glorifiaient ceux d'entre eux qui mouraient de mort violente et flétrissaient ceux qui mouraient dans leur lit. De là ce dicton : *un tel est mort par le nez* (son dernier souffle est sorti par le nez ou bien s'est échappé par sa blessure). Cette expression fut introduite dans le langage par le Prophète.

Abdallah ben Ez-Zobéir apprenant la fin tragique de Mas'a'b, son frère, s'écria : « Vive Dieu ! Nous ne mourons pas étendus sur des tapis comme les Beni Merouâne. C'est la pointe de la lance ou le fil de l'épée qui nous donne la mort. »

« Aucun de nos héros n'est mort dans son lit, et le sang d'aucun de nous n'est répandu ailleurs que dans les combats. » (Samouâl.)

Une famille célèbre par ses morts fut celle de A'mâra ben H'amza ben Mas'a'b ben Ez-Zobéir ben El-A'ouâne. A'mâra fut tué par l'épée ; son père, H'amza, l'avait été par les Khaouaredj ; son aïeul, Mas'a'b, par O'béidallah ben D'obiâne ; son bisaïeul, notre seigneur Zobéir, reçut le coup mortel au combat du chameau, et son trisaïeul, El-A'ouâne, fut tué par les Haouazine, lors des célèbres guerres de Fedjar.

En comparant la guerre à une meule, j'ai fait usage d'une figure de mot, qui ne me paraît point exagérée. D'après les règles du trope, lorsque le terme métaphorique est accompagné d'idées accessoires, la figure est forte ; elle est nue, quand elle est employée avec des idées accessoires à l'objet auquel elle est appliquée ; elle est absolue, si elle n'est jointe à aucun qualificatif et qu'elle n'est suivie d'aucune idée dans la dépendance du terme comparé et de l'image. Selon les rhéteurs, il s'agit ici du qualificatif logique et non de l'adjectif dont on se sert pour entrer dans une proposition circonstancielle ou énonciative.

Ismaïl de mon vers est le célèbre sultan Ismaïl ben Ali Es-Sedjelmeci Ech-Chérif El-H'assani, descendant du seigneur Moussa El-Djeoun ben Abdallah El-Kâmel ben H'assane ben Ali ben Abou T'aleb. Ses ancêtres sont originaires de Yanbou'En-Nekhel, où l'emplacement de leurs demeures porte encore aujourd'hui le nom de Medcher (village des) beni Ibrahim. Du vivant de cette famille, les gens de Sedjelmesse passant à Yanbou', à leur retour de pèlerinage, reçurent au milieu d'eux le saint, le très glorieux, l'astre fortuné, Sidi Ali, connu sous le nom de Ech-Chérif, lequel alla s'établir sur le territoire de Sedjelmesse, dont la population lui constitua de nombreuses et riches fonda-

tions. C'était aux environs de l'année 675, sous le règne du sultan Ia'k'oub ben Abd El-H'ak'k' El-Merini. Ce saint laissa une nombreuse postérité à Sedjelmesse.

Lorsque le vent qui soutenait la fortune des Beni Ouett'as et des Beni Saïd, se fut calmé, le sultan Rachïd fondit sur le Mar'reb et fit la conquête de ce royaume. Pour s'assurer de la victoire, il s'aida de l'argent du juif Ibn Macha'l.

Ce sultan fut le créateur de la monnaie depuis lors appelée *mouzouna rachïdya*.

A sa mort, son frère Ismaïl fut reconnu sultan; ses descendants conservèrent le pouvoir souverain jusqu'à leur extinction (1136). Il régna 63 ans, d'autres disent davantage. Telle était la piété de ce prince qu'il prêtait son dos pour la lecture de la dernière leçon du S'ah'ih' de Bokhari. Il s'était emparé de Tanger, de Medinet El-Bid'â et autres villes. Ses conquêtes réduisirent les Chrétiens à un grand état de faiblesse sur les côtes du Mar'reb.

Ech-Chibâb El-Khafadji, dans son commentaire sur le *Chîfa*, avance que Tanger est un mot berbère. D'après cet écrivain, les Musulmans se rendirent maîtres de cette ville, qui passa ensuite aux mains des Chrétiens (870), à la suite d'une bataille meurtrière, et lorsque ses défenseurs eurent acquis la certitude qu'ils n'avaient aucun secours à espérer. « Nous sommes à Dieu et c'est à Dieu que nous retournons. » Les Chrétiens firent de Tanger le centre de leur puissance dans le Mar'reb, et purent étendre leur domination sur la plus grande partie du pays. Dès lors l'Islamisme revint dans l'isolement qui avait signalé sa naissance.

Le sultan Ismaïl assiégea Ceuta. Son règne fut marqué par l'affaiblissement des Chrétiens dans le Mar'reb et l'obligation où ils se trouvèrent de se dessaisir de leurs possessions.

Sedjelmesse était une des principales villes du Maroc. Ses habitants engraisaient les chiens pour les manger. Nous avons déjà indiqué la date de la fondation de cette ville. La population de Biskra professe le même goût pour la chair de chien.

Notre seigneur Moussa El-Djeoun, cité plus haut, est mort dans la prison de Abou Dja'fer El-Mans'our El-A'bbâci. « Dieu, a écrit Et-Teneci, bénit sa famille en ne la laissant pas s'éteindre, car elle a donné naissance à trois branches souveraines: les Benou

El-Akhider, rois de l'Yemâma, puis les Haouâchem et les Benou bou A'ziz, rois de la Mecque jusqu'à nos jours. »

A propos de ce passage de El-Teneci, le cheikh El-Kess'âr s'exprime ainsi : « La généalogie de l'objet des bénédictions et des faveurs complètes de Dieu, Sidi Abd El-Kader El-Djilâni, ce maître en la vie spirituelle, est la suivante : Moh'i Ed-Dîne Abou Mohammed Abd-El-K'âder, fils de Abou S'âlah' Moussa, fils de Abdallah, fils de Yah'ya Ez-Zâhel, fils de Mohammed, fils de Daoud, fils de Moussa, fils de Abdallah Abou El-Kiram, fils de Abdallah El-Djeoun, fils de Abdallah El-Kâmel, fils de El-H'assane El-Motna, fils de El-Hassane Es-Sebt, fils de Ali et de Fât'ima. Onze générations le séparent du Prophète. Cette filiation de ce grand saint de l'Islamisme est acceptée et reconnue par les historiens, tels que Ed-Dahbi dans son histoire, Sebt ben El-Djouzi dans la Mirat Ez-Zamâne, Ech-Clief'noufi dans El-Bohdja, Ibn Hadjar dans sa R'obt'a, et d'autres illustres princes de la science, dont l'autorité fait loi en pareille matière.

Abdallah Abou El-Kiram, l'un des ancêtres de Abd El-Kader El-Djilâni, avait été désigné pour succéder à son cousin décédé, Ali ben Moussa, connu sous le nom de Er-Rid'a El-H'assani, par El-Mamoun, qui s'était engagé à le pourvoir d'une lieutenance dans son royaume. Mais Abdallah refusa cet honneur. Ce fait est raconté par El-Azouarak'âni El-Mosnaouy. La mère de Abdallah s'appelaït Oum Salama bent Mohammed ben T'alh'a ben Abdallah ben Abd Er-Rahman ben Abou Becr Es-Siddik. Il fut surnommé Moussa El-Djeoun à cause de sa couleur brun foncé. Sa mère, dont le véritable nom était Hind — Oum Salama n'était qu'un sobriquet — appartenait à la postérité de Abou O'béida, l'une des dix personnes que le Prophète avait désignées comme étant entrées dans le Paradis; elle était la mère de ses deux frères : Mohammed, qui commandait à Medine, et Ibrahim qui commandait à Bas'ra et Ouacet'.

L'Imam Mâlek assure que les généalogistes ont fait suivre les noms Abdallah et El-H'assane ben El-H'assane, des mots *El-Kâmel* pour le premier et *El-Motna* (second), pour le deuxième, afin de les distinguer d'autres personnages de même nom, et bien que ces sobriquets ne leur eussent pas été appliqués pendant leur vie.

Le mot *mottlat* (troisième) est également employé quand il s'agit de filiation. Consulter à cet égard l'ouvrage intitulé : *Bah'r El-Ansáb*.

Le cheikh Abd-el-Kader El-Djilâni naquit, en 470, dans le Djilâne, contrée de la Perse, à l'ouest du Kilane, au delà du Tabarstâne. Le village où il vit le jour porte le nom de Nif. Il se rendit à Bagdad pour y faire ses études. Telle devint la culture de son esprit qu'il pouvait dissertar sur treize branches de connaissances ; il rendait des décisions sur les points litigieux des doctrines Chaféite et Hanbalite. Il fut initié à la philosophie mystique par Abou El-Khéir Hammad ben Moslim Ed-Deffâs et autres. L'Imamat lui fut abandonné dans l'Irak par droit de mérite.

« Un jour, raconte le cheikh Abd-el-Ouabbâb Ech-Cha'râni, je demandai à mon professeur, Ali El-Khaouâs', s'il était admissible que le cheikh Abd-el-Kader eût suivi l'enseignement doctrinal de Ahmed, fondateur du rite hanbalite, et Sidi Mohammed El-H'anafi celui de Abou Hanifa, alors que tous les deux ont brillé comme des étoiles polaires et que, lorsqu'on est parvenu à cette haute individualité, on ne reconnaisse plus d'autre système que la loi de Dieu.

» Ces deux saints, me répondit-il, avant d'atteindre à la perfection, avaient chacun adopté un rite ; quand ils furent arrivés à la plénitude de l'être, le peuple continua de les voir dans la dépendance des fondateurs de doctrines, bien que tous deux eussent renoncé à puiser dans les instructions de maîtres. »

El-Hanafi est enterré au Caire ; un splendide tombeau lui a été érigé dans cette ville. Son surnom était Abou Mohammed. On raconte de lui des miracles surprenants.

ARNAUD,

Interprète militaire.

(A suivre.)

